



Autobiographie
de
quelqu'un d'autre

Geneviève Roubaud
Nouvelles
1998

Extrait

Sous le porche, des vieillards. Et puis deux pierres qui se faisaient face comme deux personnes lentes qui s'apprêteraient à se parler.

A travers la baie d'entrée, on verrait du carrelage quelques couleurs encore humides du lavage ayant tenté de repousser la poussière au-delà du porche, au delà où sont ces pierres. Elles, constituent la mémoire de l'instant où ils essayent vainement d'enseigner par dessus le vent quelques phrases pompeuses et sans doute trompeuses à quelques gamins en haillons qui s'évertuent à courber le dos pour écrire.

Jamais vu les pierres bouger seules mais les enfants étaient si lents qu'on croirait la mimique des pierres à parler entre elles plus rapide et efficace. Une espèce de trou semblait à l'une un regard tourné vers l'autre dont une espèce de fissure semblait lui faire grimacer un sourire vers la première.

Dans la tâche de lumière de la place, à cette heure éclairée de dessous le grand arbre, ces deux pierres semblaient libres. Elles évoquaient les siècles de vent ayant emporté les paroles instruites avant qu'elles n'atteignent les oreilles récalcitrantes des enfants préférant encore l'ignorance et l'insouciance sans savoir.

On les aurait dit gravées, mais elles ne l'étaient pas des mains des hommes, ce n'était que leur lot de nature qui leur façonnait une forme de visage primaire. Elles se constituaient témoins, voire partie civile.

Et le lieu anodin de cette place devenait devant cet arbre à cet instant, tribunal d'instances. Une pensée vaquait au vent de l'accusation qui aurait dû être faite et portée contre les vieillards enseignants. Car on n'accuse pas des enfants. Ce sont eux qui pontifient et non pas ces enfants prisonniers dès le matin à être assis sous le porche, à l'ombre qui plus est, alors que le soleil du matin est si charmant et réjouit tant toutes choses. Ces objets simples dénonçaient alors la forfaiture de leur abus de pouvoir pour impressionner les enfants.

Une pensée, comme un message, aurait traversé plus vite que leur enseignement le porche dallé aux si vives couleurs. Et les pierres s'engorgeraient qui à s'éclater davantage sa fissure, qui à creuser plus profond son oeil, en un instant. Mais aux enfants il leur faut toute la matinée entière pour en juger de savoir si oui ou non il faudra ce savoir emporter.

Tels des archéologues d'une patrie future, ils sont penchés et souffrent de chercher ce qui en eux a bien pu arriver des dires des vieillards si rasoirs. Sinon ils auraient allumé leurs feux et, vigilants, se seraient élancés comme légers dans l'air du matin radieux à la poursuite de leurs murmures.

Père et frère avaient pris son soleil. Ça aurait pu être un coma profond, immédiat et fade. Définitif. Primitif. En tout point sans espoir. Mais ça ne devint qu'un rebond de plus en plus langoureux, sans dynamisme, qui progressivement la menait inexorablement à ne pas quoi savoir faire.

Père et frère, mains abattues, regard larvant le désespoir pour lui masquer que son soleil à jamais ne serait plus que dans son cœur, pour une sieste, pour une goutte rouge sur le marbre noir et brun, veiné de rose et blanc. Pour un tapis mal mis, un reflet dans la glace, un regard jeté par qui dans le couloir passe. Et l'enfant barbouillé excrète des pommades sucrées, pressurées, mêlées. Des élixirs mouillent des comprimés.

Un regard jeté par qui passe dans le couloir et aperçoit le chantier dans la glace et le rouge sur le marbre un peu noir.

Je ne te ferai rien, hurle-t-il en la pressant au point que ses deux pouces enfonçant ses deux joues se rejoignent et lui fassent tirer la langue et cracher au moins ce qui n'a pas encore été avalé.

Je ne te ferai rien, hurle-t-il contre elle maintenant, main levée tabassant son dos afin qu'elle régurgite s'il se peut ce qui a été ingéré. Je ne te ferai rien. Et il la tient à l'envers par la cheville comme pour faire déchoir l'ange ou massacrer Achille, afin que s'écoulent en inverse, ce que sa sieste a avalé du placard à pharmacie tenu sous la pente du toit en mansarde, contre le marbre un peu marron et rose de la cheminée glacée. Je ne te ferai rien. Et il basarde le corps dans l'espace comme pour la faire prendre la trajectoire des satellites de Jupiter et la regrouper avec Europe et Io, là-haut, en plein ciel, et la NASA n'a rien à voir.

Je ne te ferai rien. Et sa tension s'affaisse au crachat gigantesque de deux ou trois microtules de trucs chimiques, secs, avec même pas encore le flot de bile. C'est qu'il n'y avait vraiment pas longtemps que son étrange goûter avait commencé.

Je ne te ferai rien, hurle-t-il aphone, épuisé comme s'il avait parcouru lui-même à pied toutes les grandes distances de notre univers un peu noir marbré de bleu, veiné de peur, plus glacé encore que le marbre où l'exercice a été lâché.

Je ne te ferai rien, pleure-t-il en hurlant. Et les pleurs lui rendent sa force qui, pour lui montrer le danger de toute à l'heure, bat son corps avec fracas et saccades au rythme échauffé de sa peur passant dans la glace, de sa peine arrivant, de son remords de ne s'être pas plus tôt déplacé pour la surveiller.

Je ne te ferai rien, hurlent ses veines où la pression montante des artères ahuries file un train d'enfer pour un enfer de punition immédiate et pour un enfer de punition demain.

Car demain, tapi peureux sous le tapis, se berce l'illusion que l'enfant de deux ans aura ceci compris. Mais demain, tapi peureux sous le tapis bleu de sa peur et marbré des zébrures rouges et violacées que la main emportée dessine partout sur le corps fragile de l'enfant hoquetant,